62e ANNÉE JUILLET 1919

# LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 A 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

## La Loi Circulaire

II

### La vie humaine. — Les âges.

C'est à la lumière du spiritualisme que je veux étudier les diverses phases de la vie humaine en les rattachant et les comparant aux saisons alternées qui se succèdent dans le Temps.

Comme Maurice de Guérin, cet averti, cet initié, mort jeune ainsi que tous ceux qui « sont aimés des dieux », nous voudrions pouvoir, nous aussi, « pénétrer les éléments intérieurs des choses, remonter les rayons

des étoiles et le courant des fleuves et celui de la vie jusqu'au sein des mystères de leur génération ; être admis enfin, par la grande nature, au plus retiré de ses divines demeures, c'est-à-dire au point de départ de la vie universelle. Là, nous surprendrions certainement la cause première du mouvement et nous entendrions le premier chant des êtres dans leur matinale fraîcheur. »

Ces dons intuitifs sont, chez certains hommes, une des formes les plus hautes de la médiumnité, car on peut dire que la médiumnité, une dans son principe et multiforme dans ses manifestations, est la véritable initiation intime, la langue mystérieuse que le monde supérieur parle dans l'âme et la pensée de ceux qu'il a élus pour ses correspondants ici-bas.

Méditons donc, à cette lumière et dans ces dispositions, sur le mystère de la vie humaine et sur les harmonies secrètes qui président à ses phases successives aux différents âges, véritables saisons de l'âme, qui donnent, chacune à son tour, leurs fleurs, leurs fruits.

Les poètes ont chanté la *jeunesse* avec l'opulence de ses dons, l'éclat de ses couleurs, les élans de sa force, le charme de sa grâce et de sa beauté....

« La jeunesse est semblable aux forêts, dit encore Maurice de Guérin, dans son immortel *Centaure*, aux forêts verdoyantes, tourmentées par les vents : elle agite de tous côtés les riches présents de la vie ; toujours quelque profond murmure bruit dans son feuillage. »

L'image est belle, belle surtout de justesse et de vérité.

Ce qui caractérise la jeunesse, c'est l'opulence, le trop plein de vie, la surabondance des choses, l'élan vers l'avenir. Le dévouement, le besoin d'aimer, de se communiquer, caractérise cette période de la vie où l'âme, nouvellement attachée à un corps dont les éléments sont neufs et puissants, se sent capable d'entreprendre une vaste carrière et se promet de longs espoirs.

La jeunesse a une importance capitale, parce qu'elle est la première orientation vers la destinée. Chez elle, l'oubli du passé est total ; il n'existe plus et toutes ses puissances sont tournées vers l'avenir. Voilà pourquoi tous les moralistes, tous les éducateurs ont concentré leur expérience et leurs efforts sur cette préface de la vie humaine, d'où dépendra le livre tout entier. « L'espoir de la moisson est dans la semence », disait Leibnitz ; la promesse des fruits est également contenue dans le sourire des fleurs.

Le christianisme monacal et médiéval a complètement faussé la notion de la vie et de l'éducation. En préconisant la laideur physique et le mépris du corps, il n'a pas compris que l'âme façonne son corps, comme

Dieu forme l'âme, et que le corps doit porter la signature de tous les deux, laquelle ne peut et ne doit être que la signature de la Beauté. Tant que notre siècle ou le siècle qui suivra n'aura pas corrigé cette erreur, il n'aura rien fait pour le véritable progrès du monde. Embellissez les corps si vous voulez assainir les âmes et aplanir la voie de la destinée. N'oubliez pas, ô éducateurs futurs des peuples, que la laideur est un élément morbide.

Il faut donc refaire complètement l'éducation de la jeunesse, si l'on veut accélérer les victoires et les progrès du siècle à venir. Il faut que tout autour d'elle, hommes et choses, arts, sciences, littérature, tout lui parle de grandeur, de noblesse, de force, de gloire, de beauté.

Lorsque la jeunesse antique allait concourir annuellement aux fêtes glorieuses d'Olympie, dès qu'elle avait mis pied dans la cité célèbre, elle était saisie par la magie fascinatrice de la beauté. Les édifices, avec leur impeccable symétrie, le Forum, avec ses superbes statues qui représentaient tantôt la beauté d'Hercule et tantôt celle d'Apollon, le concours religieux du peuple, la majesté des temples, l'harmonieuse organisation de la fête, les couronnes de myrte et de laurier qui respiraient déjà l'orgueil de la victoire, tout criait aux jeunes éphèbes accourus des extrémités de l'Attique pour lutter dans le Stade : « O jeunes hommes, soyez beaux, soyez grands, soyez heureux, soyez forts ! » Un peu plus loin, dans le sanctuaire d'Olympie, le Jupiter de Phidias, rayonnant d'immortelle beauté, consacrait, par son geste divin, cette leçon solennelle et harmonieuse des choses.

Il faut ressusciter cette discipline de l'antiquité sacrée, si nous voulons refaire la jeunesse et la force de l'humanité.

Tout repose aujourd'hui sur la science officielle comme méthode, sur la démocratie comme principe social. Voilà précisément que toutes les deux sont menacées. La science matérialiste s'évanouit dans la dissection et l'analyse ; elle décompose au lieu de créer et dissèque au lieu d'agir. D'autre part, la démocratie, dans ses œuvres vives, porte déjà des germes de décadence. Elle préconise la médiocrité en tous genres ; elle proscrit le génie et se défie de la force, et le XX^e^ siècle a commencé sur ce bilan intellectuel et moral, impuissant et douloureux. L'erreur a été de prendre la science pour un idéal et la démocratie pour une fin, alors que toutes les deux ne sont que des moyens.

La jeunesse de demain devra vigoureusement réagir contre ces deux idolâtries — celle d'aujourd'hui commence déjà. — Il y a parmi nos jeunes gens quelques esprits d'élite, des initiés, des avertis de la première heure qui frayent la route et préparent l'exode et la marche de l'esprit vers l'avenir. Ce sont les spiritualistes de bon aloi, ceux qui

savent que là où souffle l'Esprit est la vraie liberté. Ce sera la devise de la légion nouvelle, c'est-à-dire la jeunesse libre, affranchie de l'entrave des fausses disciplines, la jeunesse qui s'interroge et s'ausculte elle-même, qui entend ses voix intimes et cherche à comprendre sa destinée en étudiant le mystère et la loi de l'évolution.

Ce sera le règne « de l'Esprit », vers lequel aspirent les âmes amantes des hauteurs. Certes, le but est loin d'être atteint encore ; il faudra pulvériser bien des idoles dont le socle est rebelle au marteau du démolisseur ; néanmoins, tout nous oriente vers ce terme entrevu par les penseurs, au delà des horizons de notre âge ; une force nous y pousse comme un vent du large pousse un esquif, et nous espérons, avant de mourir, pouvoir saluer de loin la Terre promise que le soleil futur illuminera de sa gloire matinale et de ses fécondes clartés.

*
* *

*L'Age mûr* est, en réalité, l'âge d'or de la vie, parce que c'est l'époque de la moisson, le messidor où la maturation s'opère dans le cœur, dans l'esprit, dans l'être tout entier. Les exubérances de la jeunesse se sont éclaircies comme les allées, comme les clairières que le bûcheron a tracées dans l'opulence de la forêt. Les illusions, les rêves brillants, se sont évanouis. Sous la brume dorée qui recouvrait autrefois les choses, on voit apparaître les lignes graves, les formes austères de la réalité. Ceux qui nous entourent n'ont plus au front l'auréole poétique que notre imagination créatrice leur avait mise, l'amour lui-même nous a révélé quelques-unes de ses défaillances, peut-être même des trahisons ; enfin, la vertu nous a prouvé qu'elle n'est parfois qu'un mot. A cette période de la vie, un grand danger menace la plupart des hommes : c'est le scepticisme. Malheur à celui qui se laisse envahir par cette larve malsaine qui neutralise toutes les forces de la maturité ! C'est alors, au contraire, qu'il faut se ressaisir et réveiller en soi le saint enthousiasme de la jeunesse. Heureux les hommes dont le cœur a gardé la foi des premiers jours !

Sans doute, l'âge mûr est moins poétique, moins printanier que l'adolescence ; les fleurs sont tombées avec leur coloris et leur parfum, mais les fruits commencent à paraître aux extrémités de l'âme comme aux branches d'un arbre.

Dans la jeunesse, on se sent grandir ; dans le milieu de la vie, on se sent mûrir et c'est l'une des plus nobles et des plus productives étapes de l'évolution humaine. L'âge mûr est, par excellence, la période de

plénitude ; c'est le fleuve qui coule à pleins bords et verse dans la prairie la richesse et la fécondité.

Chez les âmes évoluées, riches du capital accumulé dans les vies antérieures, les grandes œuvres s'écrivent ou s'ébauchent dans la jeunesse ; le génie est adolescent, si l'on peut s'exprimer de la sorte. La plupart des grands hommes de l'histoire ont senti, dès leur première jeunesse, monter à l'horizon de la pensée l'étoile qui devait un jour illuminer leur gloire et leur immortalité. Christophe Colomb était encore enfant quand le hantaient les visions du Nouveau-Monde ; Raphaël était immortel avant d'avoir atteint la seconde jeunesse. Milton avait douze ans quand germa dans sa pensée la première idée du *Paradis perdu*. Mais, pour la majorité des hommes, — car le génie est l'exception, — le talent seul est la règle ordinaire. C'est dans la maturité de la vie, au milieu de la forêt, comme s'exprime le Dante, que se réalisent les grandes pensées comme les grandes œuvres. Aussi, l'art de la vie consiste-t-il, à préparer l'âge mûr comme le laboureur prépare en hâte la moisson.

Il faudrait pouvoir faire durer longtemps, très longtemps, cette période médiévale de notre existence où la vie périspritale bat son plein, possède toute sa puissance radiante et vibratoire ; et pour cela il faut lui conserver le plus longtemps possible un aliment essentiel d'action et de travail : un sang pur, un système nerveux discipliné, un corps vigoureux et sain : ce *mens sana in corpore sano* dont parle le sage et qui n'est que l'équilibre parfait de la vie physique, intellectuelle et morale.

C'est alors que l'on comprend combien l'harmonie et l'ordre de l'être humain sont choses difficiles à organiser et à conquérir ! Que de jeunesses brillantes et pleines de promesses sont tombées en avril comme des fleurs !

Le grand ennemi de l'âge mûr, comme de la vie entière, c'est l'égoïsme. L'homme se diminue, se tue par le besoin de jouir. Les passions charnelles et cérébrales brûlent l'homme par les deux bouts, si l'on peut ainsi dire: elles vident la moelle du cerveau et du cœur. Le sang ne se rajeunit pas assez vite pour retarder la vieillesse ; et c'est ainsi que, plus vite qu'elle ne le doit, arrive la mort. Il faut donc se donner pour pouvoir se reprendre — le sacrifice est un élément conservateur, et celui, dit le Maître, qui met trop de soin à garder sa vie, la compromet par là même et la perd — : « Il n'y a personne qui vive aussi longtemps sur la terre que celui qui est toujours prêt à mourir. » « Ils t'appellent, tu fuis, dit le poète à la mort ; je veux vivre, tu viens ! »

L'âge mûr est l'été de notre existence terrestre ; comme la saison brûlante, il est fait d'ardeurs, il est plein de lumière ; le lever du jour y est

matinée ; le coucher du soleil radieux et les nuits éclairées somptueusement par les étoiles. On s'y sent heureux de vivre, on a conscience de sa force et l'on sait s'en servir. C'est alors que l'homme atteint physiquement et moralement le point culminant de la Beauté. Car il y a une beauté de l'âge mûr ; et c'est la vraie. L'une de nos erreurs, c'est de croire que la seule beauté de la jeunesse est maîtresse de la vie ; il manque pourtant à celle-ci son élément principal qui est la force, résultante de l'équilibre général et harmonieux de l'Être.

L'âge mûr est l'âge de la victoire, l'adolescence révèle la rose et le myrte, la maturité de la vie se réserve les lauriers. Le travail, l'inspiration, l'amour se réunissent pour lui tresser leurs couronnes ; c'est l'heure solennelle où les trophées viennent se ranger à ses pieds. Toutes les divinités favorables lui sourient et le secondent, et la Fortune virile, la Victoire aptère et le Génie tutélaire de la patrie l'invitent tour à tour à sacrifier sur leurs autels.

* * *

La *vieillesse* est l'automne de la vie ; sur son dernier déclin, elle en est l'hiver. Rien qu'à prononcer ce mot de vieillesse, on sent déjà le froid qui monte au cœur ; la vieillesse, selon l'estimation commune des hommes, c'est la décrépitude, la ruine ; elle récapitule toutes les tristesses, tous les maux, toutes les douleurs de la vie ; c'est le prélude mélancolique et désolé du final adieu.

Il y a là une grave erreur.

D'abord, en règle générale, aucune phase de la vie humaine n'est entièrement deshéritée des dons de la Nature, encore moins des bénédictions de Dieu. Pourquoi la dernière étape de notre existence, celle qui précède immédiatement le couronnement de la destinée, serait-elle plus désolée que les autres? Il y aurait évidemment là une contradiction — et il ne saurait y en avoir dans l'œuvre divine — tout y est harmonie, comme dans la vivante composition d'un impeccable concert. Au contraire, la vieillesse est belle, elle est grande, elle est sainte ; et nous allons l'étudier un instant, à la lumière pure et sereine du spiritualisme.

Cicéron a écrit un éloquent traité de la vieillesse, le *De Senectute.* Sans doute, nous retrouvons dans ces pages célèbres quelque chose du génie harmonieux de ce grand homme ; néanmoins, c'est une œuvre purement philosophique et qui ne contient que des vues froides, une résignation stérile, et de pures abstractions.

C'est à un autre point de vue qu'il faut se placer, pour comprendre et pour admirer cette péroraison auguste de l'existence terrestre.

La vieillesse récapitule tout le livre de la vie, elle résume les dons des autres époques de l'existence, sans en avoir les illusions, ni les passions, ni les erreurs. Le vieillard a vu le néant de tout ce qu'il quitte ; il a entrevu la certitude de tout ce qui va venir, c'est un voyant. Il sait, il croit, il voit, il attend. Autour de son front, couronné d'une blanche chevelure comme de la bandelette hiératique des anciens pontifes, il plane une majesté toute sacerdotale. A défaut des rois, chez certains peuples, c'étaient les Anciens qui gouvernaient.

*
* *

La vieillesse est encore, et malgré tout, l'une des beautés de la vie, et certainement l'une de ses harmonies les plus hautes.

On dit souvent : quel beau vieillard ! Si la vieillesse n'avait pas son esthétique particulière, pourquoi cette exclamation !

Toutefois il ne faut pas oublier qu'à notre époque « il y a, comme le disait déjà Chateaubriand, beaucoup de vieux — ce qui n'est pas la même chose — et peu de vieillards. » Le vieillard, en effet, est bon ; il est indulgent, il aime et encourage la jeunesse, son cœur, à lui, n'a point vieilli, tandis que les vieux sont jaloux, malveillants et sévères ; et si nos jeunes générations n'ont plus pour les aïeux le culte d'autrefois, n'est-ce pas, précisément, parce que les vieux ont perdu la haute sérénité, la bienveillance aimable qui faisait jadis la poésie des antiques foyers? La vieillesse est sainte, elle est pure comme la première enfance ; c'est par cela qu'elle rapproche de Dieu et qu'elle voit plus clair et plus loin dans les profondeurs de l'Infini.

Elle est, en réalité, un commencement de dématérialisation. L'insomnie qui est la caractéristique ordinaire de cet âge, en est la preuve matérielle. La vieillesse ressemble à une veille prolongée, la veille de l'Éternité, et le vieillard est comme la sentinelle avancée sur l'extrême frontière de la vie ; il a déjà un pied dans la Terre promise et voit l'autre rive et le second versant de la destinée. De là ces « absences étranges », ces distractions prolongées, que l'on prend pour un affaiblissement mental et qui ne sont, en réalité, que des explorations momentanées de l'Au-delà, c'est-à-dire des phénomènes d'expatriation passagère. Voilà ce que l'on ne comprend pas toujours. La vieillesse, a-t-on dit souvent : c'est le soir de la vie, c'est la nuit. Le soir de la vie, c'est vrai ; mais il y a de si beaux soirs et des couchers de soleil qui ont des reflets d'apothéose ! C'est la nuit : c'est vrai encore, mais la nuit est si belle avec sa parure de constellations ! Comme la nuit, la vieillesse a ses voies

lactées, ses routes blanches et lumineuses, reflet splendide d'une longue vie pleine de vertu, de bonté et d'honneur !

La vieillesse est visitée par les Esprits de l'Invisible ; elle a des illuminations instinctives ; un don merveilleux de divination et de prophétie ; elle est la médiumnité permanente et ses oracles sont l'écho de la voix de Dieu. Voilà pourquoi les bénédictions du vieillard sont deux fois saintes et que l'on doit garder dans son cœur les derniers accents du vieillard qui meurt, comme l'écho lointain d'une voix aimée de Dieu et respectée des hommes.

La vieillesse, quand elle est digne et pure, ressemble au neuvième livre de la sybille qui, à lui seul, vaut le prix de tous les autres, parce qu'il les récapitule et qu'en résumant toute la destinée humaine, il annule les autres livres qui l'ont précédé !

Mais poussons un peu plus avant notre méditation sur la vieillesse, et étudions le travail intérieur qui s'accomplit en elle.

« De toutes les histoires, a-t-on dit, la plus belle, c'est celle des âmes. » Et cela est vrai.

Il est beau de pénétrer dans ce monde intérieur et d'y surprendre les lois de la pensée, les mouvements secrets de l'amour.

L'âme du vieillard est une crypte mystérieuse, éclairée par l'aube initiale du soleil de l'Au-delà. De même que les Initiations antiques s'accomplissaient dans les salles profondes des Pyramides, loin des regards et des bruits des mortels distraits et inconscients, c'est, pareillement, dans la crypte souterraine de la vieillesse que s'accomplissent les initiations sacrées qui préludent aux révélations de la mort.

Les transformations, ou plutôt les transfigurations opérées dans les facultés de l'âme par la vieillesse, sont vraiment admirables.

Ce travail intérieur de l'âme se résume dans ce seul mot : la simplicité. Oui, la vieillesse est éminemment simplificatrice de toutes choses. Elle simplifie d'abord le côté matériel de la vie ; elle supprime tous les besoins factices, les mille nécessités artificielles que la jeunesse et l'âge mûr nous avaient créées, et qui avaient fait de notre existence compliquée un véritable esclavage, une servitude, une tyrannie. Nous l'avons dit plus haut : c'est un commencement de spiritualisation.

Le même travail de simplification s'accomplit dans l'intelligence. Les choses acquises deviennent plus transparentes ; au fond de chaque mot on trouve l'idée ; au fond de chaque idée l'on voit Dieu.

Le vieillard a une faculté précieuse : celle d'oublier. Tout ce qui a été futile, inutile dans sa vie, il l'oublie et ne garde dans sa mémoire, comme au fond d'un creuset, que ce qui a été substantiel.

Le front du vieillard n'a plus rien de l'attitude fière et provocatrice

de la jeunesse et de l'âge viril ; il se penche sous le poids de la pensée comme l'épi mûr.

Le vieillard incline la tête, il l'incline sur son cœur ; tout son être se prend à convertir en amour tout ce qui reste en lui de faculté, de vigueur et de souvenirs. La vieillesse n'est donc pas une décadence : elle est réellement un progrès ; elle est la marche en avant vers le Terme : à ce titre, elle est une des plus hautes bénédictions du Ciel.

*(A suivre.)*

Léon DENIS.

# Charité ou Tolérance

La charité est la base des enseignements de Jésus. Tous viennent se fondre, se résumer en elle, et elle peut les suppléer tous.

Nous ne voulons pas parler de cette charité spéciale, toute particulière, restreinte, qui se borne à venir en aide à quelqu'un par le moyen d'un don en argent. Cette charité-là est très méritoire, certes, surtout lorsqu'elle est faite délicatement, sans ostentation ; mais elle n'est qu'une parcelle de l'autre, et il est beaucoup plus facile aux puissants de la pratiquer.

C'est à la grande charité, à la charité infinie, sur laquelle repose toute la philosophie chrétienne et dont saint Paul a dit qu'elle était la plus grande de toutes les vertus, que nous pensons aujourd'hui. Bien avant Jésus, elle fut prêchée par des sages, qui voulaient aussi le bonheur du genre humain, mais le christianisme seul lui a donné, dans sa morale, toute l'importance qu'elle méritait, en sorte qu'elle apparaît de nos jours, aux yeux des masses, comme une chose qui lui appartient exclusivement.

Et pourtant, cette vertu, la plus belle, la plus haute de toutes, qu'en ont fait les prêtres qui étaient chargés de l'enseigner ! Depuis combien de siècles ont-ils abandonné la voie tracée par le Nazaréen sublime ! La charité ne fut plus, pour le Catholicisme, qu'une entrave qu'il ne tarda pas à briser. Et il fut décrété que l'Église seule pouvait sauver les âmes : En dehors d'elle, pas de salut !

On sait quels moyens furent employés pour faire rentrer dans son giron ceux qui étaient tentés d'en sortir ! Ah ! on se permettait de raisonner, de chercher la vérité ailleurs ! Eh bien, on allait montrer à ces

audacieux schismatiques, à tous ces hérétiques récalcitrants, la supériorité d'une autorité qu'ils ne craignaient point de méconnaître. Et au besoin, on les sauverait malgré eux en torturant leur chair pour le plus grand bien de leur âme. Le zèle des défenseurs de la foi ne faiblirait pas. Des supplices nouveaux furent inventés, et, de temps à autre, pour aller plus vite, on organisait un grand massacre dans lequel pouvaient bien se trouver quelques innocents — car on n'avait pas le temps d'y regarder de trop près— mais cela importait peu, en somme, puisqu'il était déclaré que Dieu reconnaîtrait bien « LES SIENS ! »

Des torrents de sang furent répandus ainsi dans le but charitable d'envoyer le plus grand nombre possible d'âmes en Paradis.

Le Catholicisme est mort pour n'avoir pas voulu marcher avec son temps, pour avoir cherché à étouffer la pensée humaine et proscrit de son sein toute tolérance et toute pitié.

***

Le spiritisme dit : *Hors de la charité, point de salut !*

La charité, avouons-le, est un fardeau bien lourd à porter pour nos faibles épaules. Si nous savons le reconnaître, cela déjà, en nous rendant meilleurs pour nos frères, nous donnera plus de force et nous permettra au moins d'être tolérants.

La fin peu brillante de l'Église romaine doit être une leçon pour nous. Tâchons d'en profiter ; soyons sages. Il ne faut ni marcher trop vite ni rester dans l'immobilité. Travaillons ! Chaque jour nous apportera un peu plus de lumière et nous avancerons sûrement.

Il y a des spirites dont le zèle a besoin d'être modéré ; leur ardeur leur fait commettre des imprudences. Ce sont généralement de nouveaux adeptes ; nous nous en occuperons prochainement.

D'autres, dont nous allons parler dans cet article, sont tout le contraire de néophytes trop pressés : des anciens qui se cantonnent dans la première opinion qu'ils se sont faite, et qui se refusent à admettre que quelque chose d'intéressant puisse jamais se produire en dehors de ce qu'ils ont connu. Ceux-là, les yeux obstinément fixés en arrière, ne veulent examiner aucune hypothèse et repoussent, de parti-pris, toute nouvelle proposition. Gardiens farouches de la tradition, leur code immuable en main, ils se dressent devant toute idée nouvelle et ne veulent absolument rien savoir. Le moindre pas en avant les effraye. Avec eux, c'est le règne de l'inertie, donc l'absence de tout progrès et la mort. Ces spirites, partisans de l'éternelle immobilité, sont heureusement assez rares. Ils n'en sont pas moins très convaincus de leur infaillibilité,

et peut-être auraient-ils volontiers recours à l'excommunication contre ceux de leurs frères qu'une hérésie, même passagère, ou implement supposée, mettrait en désaccord avec eux !

En attendant que les lumières de l'au-delà les éclairent, nous nous bornerons à rappeler à ces frères hostiles à tout mouvement, qu'Allan Kardec a déclaré maintes fois que le spiritisme n'est pas une religion, mais une science dont nous connaissons à peine le commencement. Cela signifie que nous devons continuer les recherches qu'il avait inaugurées il y a plus d'un demi-siècle.

« Le spiritisme », — dit-il — « n'est pas une religion nouvelle : il n'apporte pas un nouveau culte ; il n'a point de temple, de prêtres ; il vient tout simplement prouver aux incrédules l'existence de Dieu, de l'âme, de la vie future heureuse ou malheureuse. *Quant aux dogmes particuliers il ne s'en occupe pas.* » (Lettre à Mme la comtesse Dal Verme, 10 mars 1862.)

« ... Dieu veut », — dit-il encore — que notre jugement s'exerce à la recherche de la vérité, sans nous la donner toute faite. »

« ... Ce qui est bon pour un temps, peut devenir insuffisant plus tard ; les besoins changent avec les époques et le développement des idées... »

« ... *A la foi il faut une base, et cette base c'est l'intelligence parfaite de ce qu'on doit croire ; pour croire, il ne suffit pas de voir, il faut surtout comprendre. La foi aveugle n'est plus de ce siècle ; or, c'est précisément le dogme de la foi aveugle qui fait aujourd'hui le plus grand nombre d'incrédules, parce qu'elle veut s'imposer et qu'elle exige l'addition d'une des plus précieuses facultés de l'homme : le raisonnement et le libre arbitre.* » *(Evangile selon le spiritisme.)*

« ... Si, parmi les adeptes du spiritisme, il en est qui diffèrent d'opinion sur quelques points de la théorie, tous s'accordent sur les points fondamentaux ; il y a donc unité, si ce n'est de la part de ceux, en très petit nombre, qui n'admettent pas encore l'intervention des Esprits dans les manifestations..... Les autres points ne sont que secondaires, et n'attaquent en rien les bases fondamentales. IL PEUT DONC Y AVOIR DES ÉCOLES QUI CHERCHENT A S'ÉCLAIRER SUR LES PARTIES ENCORE CONTROVERSÉES DE LA SCIENCE ; il ne doit pas y avoir de sectes rivales les unes des autres ; ... toutes ont un même but ; peu importe donc la route, pourvu que cette route y conduise ; nulle ne doit s'imposer par la contrainte matérielle ou morale, et celle-là seule serait dans le faux qui jetterait l'anathème à l'autre, car elle agirait évidemment sous l'influence de mauvais Esprits. LA RAISON DOIT ÊTRE LE SUPRÊME ARGUMENT, et la modération assurera mieux le triomphe de la vérité

que les diatribes envenimées par l'envie et la jalousie.... » *(Le Livre des Esprits.)*

« ... Le spiritisme est une doctrine philosophique qui a des conséquences religieuses comme toute philosophie spiritualiste...

On est spirite par cela seul qu'on sympathise avec les principes de la doctrine, et qu'on y conforme sa conduite. C'est une opinion comme une autre, que chacun doit avoir le droit de professer....

Le spiritisme proclame la liberté de conscience comme un droit naturel ; il la réclame pour les siens, comme pour tout le monde. Il respecte toutes les convictions sincères, et demande pour lui la réciprocité.

De la liberté de conscience découle le droit au *libre examen* en matière de foi. Le spiritisme combat le principe de la foi aveugle, comme imposant à l'homme l'abdication de son propre jugement ; il dit que toute foi imposée est sans racine. C'est pourquoi il inscrit au nombre de ses maximes : « *Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face* A TOUS LES AGES DE L'HUMANITÉ. »

Allan Kardec a toujours prêché la tolérance qui, seule, peut réaliser l'union. Il faut, disait-il, nous unir pour combattre l'ennemi commun : l'incrédulité et le fanatisme.

Enfin, à ceux qui prétendent qu'aucun progrès n'est plus possible, que nous devons nous en tenir à ce qui existe, aux partisans de l'immobilité, le Maître adresse ces paroles qui nous dispenseront d'ajouter, à ce sujet, un seul mot de plus :

« Il en est des doctrines philosophiques et des sociétés particulières comme en politique ou en religion : *suivre ou ne pas suivre le mouvement propulsif* EST UNE QUESTION DE VIE OU DE MORT. »*(Œuvres posthumes*, page 418.)

Quant à l'ENVIE, la JALOUSIE, dont parle le Maître, il les a connues aussi, puisque le 16 juin 1865, il écrivait : « *Il y a des gens qui ne me pardonneront jamais d'avoir réussi et qui* préféreraient voir périr le spiritisme plutôt que de le voir prospérer en d'autres mains que les leurs. »

Ainsi que nous le disions en commençant cet article, si la charité intégrale nous paraît un fardeau trop lourd à porter, soyons au moins indulgents les uns pour les autres. *On est spirite par cela seul qu'on* SYMPATHISE *avec les principes de la doctrine et qu'on y conforme sa conduite.* C'est Allan Kardec qui nous le dit.

A défaut de mieux, pratiquons la tolérance aussi largement que nous le pouvons. Il n'y a pas chez nous de grand-prêtre ; il ne doit pas y avoir d'excommunication. Soyons de notre temps, marchons avec le progrès, notre belle doctrine ne peut vivre et se répandre que dans la lumière et la liberté !

KERMARIO.

# Mystère et Confiance

Voir les numéros de Mai, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Décembre 1918, Janvier, Février, Mars, Mai 1919.

Vous n'avez pas logiquement le droit de vous étonner qu'il y ait des gens révoltés contre le destin. Gardez-vous de les condamner sans pitié, car il serait aisé de découvrir dans votre âme, en apparence solidement établie sur la foi, des défaillances, lorsque vous êtes secoué par l'épreuve. Songeons à notre faiblesse pour devenir indulgents.

En réalité, à quoi se réduit notre savoir? Vous jouissez, je veux le croire, d'une réputation de savant justifiée par des œuvres telles que vos confrères de l'Académie sont des premiers à les admirer, ce qui est une puissante preuve de votre mérite, puisque, pour bien des raisons, on a surtout à redouter le jugement de ses pairs. Mais, précisément parce que vous êtes un homme supérieur, pendant que la foule d'en bas vous regarde avec un étonnement très flatteur, persuadée que vous êtes capable de répondre à toutes sortes de questions, vous avez le sentiment pénible que vous savez fort peu de chose. Même dans la partie où vous êtes passé maître, vous vous heurtez constamment à des obstacles ; là où des novices voient un terrain aplani, vous distinguez des abîmes qui vous donnent le vertige. Vous allez dans le mystère, tourmenté par l'inconnu qui sollicite votre curiosité de penseur et balbutiant comme un petit enfant. Il vous arrive quelquefois, en jetant les yeux sur les rayons de votre bibliothèque, où sont méthodiquement rangés les ouvrages de génies illustres, de vous dire avec une pointe de désenchantement : « Toute la sagesse de l'humanité est là, exprimée avec magnificence, et, de ces milliers de volumes, il est impossible d'extraire, par un choix du meilleur, la réponse décisive aux questions les plus pressantes sur la destinée de l'âme et de l'univers ; cela se réduit à un cliquetis de systèmes, souvent à des mots qui ont plus de son que de sens ! » Vous êtes à vous-même une énigme. Cet esprit, qui vous sert à chercher la vérité, avez-vous la moindre notion de ce qu'il est au fond, de ses relations avec le corps où il est emprisonné? Je me rappelle, à ce propos, l'exclamation d'un académicien des plus éminents, dans une séance de médiumnité où se produisaient des phénomènes qui renversaient ses théories sur la matière et sur la vie : avec une sorte d'effarement, il saisissait le bras de son voisin, en s'écriant à voix basse : « Nous ne savons rien ! Nous ne savons rien ! » Je le tiens de ce voisin, un psychiste fort connu. Quelle leçon d'humilité ! Tout est mystère, la germination d'un grain de blé, les

mondes semés dans l'espace, l'idée de l'infini dans une intelligence si bornée, le simple mouvement que j'imprime à mon bras par un effort de ma volonté, n'importe quel objet pris au hasard dont nous ignorons la constitution intime. La page que vous avez sous les yeux vous apparaît avec du noir sur du blanc, impressionnant vos sens qui, s'ils étaient différents, vous la feraient apparaître différente. Sortez de votre cabinet : vous est-il possible d'imaginer ce qu'elle est, maintenant qu'il n'y a pas quelqu'un pour lui donner une forme relative à ses facultés? Elle existe cependant, mais de quelle manière? Mystère ! Étonnez-vous donc, être minuscule, de n'avoir pas une connaissance assez approfondie de l'univers pour résoudre le problème du mal !

Si ces lignes tombent sous les yeux d'un infaillibiliste passivement soumis à l'Église, avec quelle commisération ne dira-t-il pas : « Qu'il est à plaindre ! » Ce bienheureux lecteur possède la certitude absolue qu'il puise à la source de la révélation surnaturelle, et je ne suis qu'un pauvre rationaliste réduit à la croyance personnelle, à mes risques et périls. C'est assurément une condition inférieure ; mais, monsieur le dogmatiseur, ne seriez-vous pas la dupe d'une illusion? Le prêtre, en qui vous avez mis votre confiance, n'exprime-t-il que des vérités évidentes? Quand vous rencontrez, en discourant avec lui, des miracles et des conceptions contraires aux lois de la nature ou aux exigences de la raison, et que vous en faites discrètement la remarque, il répond sans sourciller : « C'est un mystère ! » En fidèle respectueux, vous vous montrez satisfait ; on dirait même que, moins vous comprenez, plus vous êtes favorablement impressionné, comme si, dans ces profondeurs obscures, se trouvait un trésor d'une richesse incomparable. Consentez néanmoins que nous donnions la parole à un honnête mécréant ; il y en a beaucoup de cette espèce. « Vous vous retranchez, objectera-t-il, derrière le mystère, moyen commode de se tirer d'embarras ; la question est de savoir si votre mystère possède la vertu probante que vous lui attribuez. Sans y aller par quatre chemins, prenons le dogme de la Trinité, trois personnes distinctes n'en faisant qu'une. Où est-il né, ce mystère insondable? Ne serait-ce pas dans l'imagination réputée fertile des théologiens? — Pardon, répliquerez-vous, il a ses racines dans la Révélation surnaturelle. — Mais cette Révélation, qui en garantit l'authenticité? — L'Église infaillible. — Et cette Église, comment saurai-je qu'elle ne s'arroge pas une autorité usurpée? Elle la pose comme incontestable : cela suffit-il? — Votre devoir est de croire. — Et mon droit est de discuter avec vous, comme j'aurais celui de discuter avec le Grand Lama qui se prétend, lui aussi, miraculeusement inspiré. Vous allez du mystère de la Trinité à celui de l'infaillibilité de votre Église, et, en

fin de compte, vous affirmez, vous ne prouvez pas, car, dès l'instant que je me montre rebelle à votre argumentation, vous me prenez en pitié, ne pouvant pas me punir. Songez à la genèse de votre croyance transformée en certitude. Vous avez été élevé dans un milieu infaillibiliste ; votre esprit, coulé dans ce moule, y a pris une forme rigide ; vous trouvez très naturelles des idées qui semblent fort étranges à d'autres ; vous êtes ébloui par la majesté d'une tradition plusieurs fois séculaire et représentée par une institution grandiose ; de toutes ces circonstances réunies est sortie une conviction irrésistible et selon vous irréfutable. Je connais cependant des prêtres qui, après avoir dit la messe pendant bien des années, en sont venus à rejeter le mystère de la transubstantiation, aussi résolus maintenant qu'ils le furent jadis, sans être d'une moralité suspecte. C'est qu'il y a une différence radicale entre les mystères de votre dogme et ceux de la nature ; les uns sont artificiels, les autres ne le sont pas ; ceux-ci s'imposent d'eux-mêmes, ceux-là sont imposés. Voilà pourquoi on peut, par une évolution de la pensée, abandonner le mystère de la Trinité, tandis que, par exemple, vous restez fidèle à celui de la germination d'un grain de blé ».

Je reviens, par cette voie détournée, au problème du mal. Voilà un mystère qui n'est pas né de l'argumentation des philosophes ; il surgit de tous les côtés, immense, sinistre, troublant. J'aurais besoin, pour le résoudre, de posséder une connaissance du monde interdite à mon esprit lamentablement borné. Je me vois donc forcé de confesser mon ignorance, au risque de scandaliser mon dogmatiseur passionné pour les solutions définitives et traitant volontiers d'impies les modestes que le sentiment de leur faiblesse retient sur la pente des spéculations trop hasardeuses. Comment pourrais-je, dans la misère de ma condition présente, sonder l'infini où je suis abîmé? J'aurais, j'en conviens, une tendance à considérer les partisans d'une chute primitive comme les plus proches de la vérité ; mais il me manque, pour leur donner pleinement raison, des clartés sur les origines, qui me permettraient de saisir le lien par lequel nos tourments d'ici-bas se rattachent à des fautes commises ailleurs. C'est une chaîne continue dont les anneaux principaux n'entrent pas dans le champ de ma lunette. Suis-je condamné à me débattre désespérément dans le scepticisme? J'ignore d'où je viens ; si je savais un peu où je vais, j'espérerais posséder plus tard, en évoluant, des renseignements maintenant refusés à ma nature imbécile. La perspective de l'au-delà s'offre à mon esprit, encourageante comme une aurore, et, sans méconnaître, Dieu m'en préserve ! les instructions si précieuses de la religion et de la philosophie, je suis reconnaissant à la Science psychique de les compléter par la constatation de faits qui en

augmentent la valeur. Quelle source de grandeur dans ma petitesse ! Je suis actuellement un indigent à qui la possibilité de s'enrichir un jour donne la force de supporter les privations. N'être plus asservi à la chair, retrouver les disparus, assister au triomphe de la justice, aller de vérité en vérité dans l'émerveillement de la découverte, avoir l'impression d'un ensemble harmonieux où les notes discordantes de la terre ne paraîtront plus que des incidents de médiocre importance, le problème du mal, quand on l'envisage de ce point de vue, n'a pas, quoique toujours tragique, son caractère désespérant. Il me serait sans doute avantageux de savoir exactement pourquoi je souffre, de me persuader, par des preuves péremptoires, que tous les maux dérivent de manquements à la loi morale ; mais, puisque j'ai devant moi un avenir indéfini de progrès, je puis bien, dans l'attente de temps meilleurs, prendre patience.

Comment ne ferais-je pas crédit de ma confiance au grand Ordonnateur? Notre monde, pour employer l'expression d'un illustre physiologiste, porte la marque d'une idée directrice. Soit que je regarde le ciel étoilé, soit que j'observe le moindre des insectes, partout je constate l'existence d'un ordre qui me fait penser à un ordonnateur. Je n'ai, d'ailleurs, pour me confirmer dans cette opinion, qu'à me replier sur moi-même. Que suis-je? Un être dont l'intelligence est sans cesse appliquée à la poursuite de buts qu'il juge conformes à sa destination. En ce moment, j'essaie de construire un raisonnement qui peut-être ne vous convaincra pas ; cependant, si fragile qu'il vous paraisse, vous ne sauriez nier qu'il est l'œuvre d'un esprit dont je ne suis pas l'auteur, puisque je l'ai reçu de la Nature, comme mes ascendants du reste, aussi loin qu'on remonte dans les origines de l'humanité. Or, cette Nature, par mon organe, tend vers une fin, et comment produirait-elle de l'intelligence, si elle en était dépourvue? D'où il résulte que, dans ma condition infime, je suis la preuve vivante de l'action d'un Être suprême dont la pensée anime l'Univers. Je ne puis pas le nier, sans prouver à mon insu qu'il existe, et, plus mes raisons de ne pas croire en lui sont ingénieuses, plus la démonstration de son existence devient frappante. L'athée fait songer à un aveugle qui douterait de la présence d'un chef d'orchestre dans un concert où il tiendrait sa partie. Il y a du désordre dans la nature, puisque l'arrangement des choses ne s'accorde pas invariablement avec les besoins des êtres sensibles ; l'ordre admirable qui s'y manifeste n'est-il pas, lui aussi, une réalité? Parce que je ne vois pas dans son ensemble le jeu du mécanisme universel dont certains rouages grincent, faudra-t-il conclure que l'Être suprême, assez puissant pour organiser les mondes semés à profusion dans l'immensité, a laissé, par incurie ou par incapacité, subsister dans son œuvre des lacunes qui la

déparent? Ne serait-il pas plus sage de supposer que ces irrégularités dérivent de causes dont le mystère s'ajoute à tant d'autres mystères? Quelle manie de prétendre juger le procès de la Divinité, alors que, pour l'instruire, nous ne disposons pas des pièces les plus indispensables ! Il me suffit, pour le moment, de savoir que, dans l'ordre général, figurent des tendances de l'âme, qui doivent logiquement aboutir, car, si elles n'aboutissaient pas, notre monde serait absurde ; or, l'aboutissement de ces tendances a pour conséquence la réalisation du bonheur qui est une des manifestations de l'ordre. Envisagé dans le rayonnement de cette espérance, le problème du mal, quoique toujours embarrassant, n'a plus la même acuité.

Le spiritisme nous confirme dans cette opinion par les messages des invisibles. Il résulte de nombreuses communications que nos œuvres nous suivent dans l'au-delà et que, si les âmes inférieures sont tourmentées par des regrets, jusqu'à ce qu'elles aient assez progressé pour être tranquilles, d'une manière générale, la condition des désincarnés est, en attendant mieux, plus heureuse qu'ici-bas. Débarrassés des misères inhérentes au corps, ils souffrent plus ou moins des difficultés de l'ascension, mais avec un mélange de joies qui adoucissent leur labeur. Nous reléguons loin de nous, parmi les préjugés démodés, la doctrine des peines éternelles plus propre à éloigner de Dieu par une révolte de la conscience, qu'à nous en rapprocher par la crainte d'un châtiment. L'enfer, tel que nous le représente le catéchisme, aggrave outrageusement le problème du mal, puisqu'il attribue au Père céleste les sentiments d'un tortionnaire.

On peut donc parler de Dieu à des personnes cruellement éprouvées, pourvu qu'on fasse intervenir sans cesse la notion de l'au-delà. Ce raisonnement, objecterez-vous, comment le mettre à la portée de la pauvre femme dont le propos (voir le numéro du mois de mai) a servi de texte, ou plutôt de prétexte, à notre méditation. Le curé, vous répondra-t-on, est-il toujours bien clair avec son dogme révélé? L'impression que la plupart des fidèles reçoivent surtout de son enseignement, est celle d'une autorité prétendue infaillible, s'exprimant par la bouche d'un personnage sacré. Certains d'entre eux restent dans les cadres de l'Église, décidés à y mourir uniquement parce qu'ils y sont nés, pratiquant par habitude les sacrements sans être convaincus de leur vertu magique et assemblant dans leur esprit des opinions contradictoires. Vous chercheriez en vain à leur démontrer qu'ils se trompent, de même que leurs arguments vous laissent absolument insensible. Il serait presque ridicule de prolonger une discussion avec des gens sur qui votre raisonnement ne prend pas ; quand vous les quitteriez, triste de votre impuissance, ils se vanteraient de vous avoir confondu. Il y a des cas où

nous sommes tous, orthodoxes et rationalistes, incapables de convaincre ; les infaillibilistes n'ont pas plus que leurs adversaires le monopole de la persuasion. Vous rencontrerez néanmoins des ignorants qui, sans avoir la moindre idée d'une dogmatique savamment construite, professent la croyance en Dieu et à l'au-delà, parce qu'elle répond à un besoin de leur âme ; ils sentent que par elle l'ordre se rétablit dans le monde et dans la destinée, et l'harmonie qui en résulte leur est une preuve suffisante de sa légitimité. Tant qu'il y aura sur la terre des cœurs meurtris, des consciences indignées, on proclamera sous des formes différentes les deux grandes idées qui servent de fondement à la religion. Les dogmes passent, car les fils ont une tournure d'esprit que n'eurent pas les pères et des arguments réputés jadis excellents sont désormais discrédités ; mais l'observateur attentif y découvre un fonds permanent de vérité, cher à des individus situés sur tous les degrés de l'échelle intellectuelle, et le nouveau spiritualisme, scientifique et positif, n'aura pas à redouter la concurrence avec l'ancien, dans son activité missionnaire, quand certaines préventions se seront évanouies.

*(A suivre.)*

Alfred BÉNEZECH.

---

# Des suggestions héréditaires et idées fixes dans la psychose des Allemands

On ne peut pas demander aux collectivités de n'admettre que des idées et des convictions fondées sur la raison pure et intégrale. Chaque peuple n'accepte uniformément qu'une certaine somme de principes, avec lesquels il entend résoudre toutes les questions politiques, économiques, religieuses, etc., de son pays. Cet état d'esprit repose toujours sur la fidélité à tenir la foi jurée entre eux et les États étrangers.

Cette maxime de chaque nationalité est faite d'un ensemble de croyances formant un lien puissant, qui unit tous les membres de la même patrie, dans le but de contribuer à sa prospérité, aux progrès de la civilisation et de l'humanité.

Mais on ne saurait faire une application de cette loi, dans l'étude de la mentalité allemande. Celle-ci repose sur des suggestions transmises par

l'hérédité et les traditions aussi fausses et aussi absurdes qu'elles fussent. Elles représentent la synthèse de ces idées fixes des foules, comme l'a dit le Dr Le Bon, ayant une durée séculaire, aussi irréductibles, aussi invariables que les caractères anatomiques des êtres et leurs caractères physiologiques.

Quand on lit l'histoire nationale de la Prusse, l'on constate que le grand moteur du peuple borussien, toujours brûlé d'ambitions et de convoitises, a consisté en des idées de mégalomanie constituant un délire partiel systématisé, classé par les aliénistes, pouvant se compliquer du délire des persécutions ou autres vésanies. Et parmi celles-ci une réminiscence des mœurs sanguinaires de leurs ancêtres.

C'est donc avec raison qu'on a dit que les qualités bonnes ou mauvaises d'un peuple sont fonctions de la race ; l'éducation ne modifiant que très superficiellement les individus et les peuples. A l'appui de cette loi, on peut citer ces lignes de Lamartine :

« L'homme n'est pas si éducable que le disent les philosophes. L'influence des gouvernements et des lois est bien loin d'agir aussi radicalement qu'on le pense sur les mœurs et les instincts du peuple, tandis que la constitution primitive, le sang de la race agit toujours et se manifeste après des milliers d'années dans les formes physiques et dans les habitudes morales de la famille ou de la tribu. Tout ce que les législateurs font dans le sens de l'esprit des races réussit ; tout ce qu'ils tentent contre cette prédisposition naturelle échoue. La nature est plus forte qu'eux. »

Cette opinion de notre grand poète avait été émise depuis l'antiquité par divers écrivains et particulièrement par Pomponius Mela, de la famille de Sénèque. Dans son livre *De Situ in orbis*, il disait : « La Germanie est habitée par des peuples qui, joignant à un caractère féroce une corpulence extraordinairement robuste, alimentent l'un par des guerres continuelles et entretiennent l'autre par tous les genres de travaux et de fatigues. Ils font la guerre à leurs voisins, suivant tous les prétextes. Ils ne connaissent d'autre loi que la force et ne se font aucun scrupule du vol et du brigandage. »

Les Allemands d'aujourd'hui sont les dignes fils de ceux que César combattait, il y a dix-neuf siècles. Tous *sentent le terroir*, ayant toujours la même mentalité et les mêmes tares morales et physiques, transmises par des suggestions héréditaires et par celles reçues dès l'enfance par la parole, l'exemple, la lecture. C'est ainsi que la psychologie explique l'action de faire pénétrer dans la pensée d'un sujet des idées s'imposant à son cerveau.

Ces suggestions déterminent une activité cérébro-spinale automatique

dominant l'organisme, persistant toujours et se retrouvant dans tous les actes de la vie. Cet automatisme, qui existe dans nos centres nerveux, par lequel s'accomplissent les actes les plus complexes, exécutant les ordres qui nous sont formulés peut quelquefois être annulé, quand l'état de conscience intervient pour détruire les impressions fausses insinuées.

Or, étant donné qu'il existe chez des sujets accessibles à la suggestion une aptitude particulière à transformer l'idée reçue en acte, on peut conclure que le mécanisme de la suggestion n'est pas autre chose que l'accroissement de l'excitabilité idéo-motrice. Ces sujets se rencontrent aussi bien dans les classes intelligentes, raffinées par l'éducation, que dans les plus modestes, offrant moins de résistance cérébrale.

Chez ces sujets, les passions, les instincts, les facultés psychiques ne peuvent être facilement modifiées, et elles s'imposent avec une force irrésistible, s'ils ne sont pas combattus et contrecarrés par des idées ou des exemples contradictoires, méthodiquement pratiqués et dirigés dans un sens uniforme.

Cette question de suggestions héréditaires, admise par tous les psychologues, a été formulée par Bernheim, professeur à la Faculté de Nancy, en ces termes :

« L'enfant naît avec un certain fonds psychique. On dirait volontiers avec un certain fonds de suggestions héréditaires. Il reproduit certains caractères physiques et même certaines difformités de ses parents ou de ses ancêtres plus ou moins éloignés. Mais il reproduit également certains caractères intellectuels qui peuvent constituer des types psychiques héréditaires... L'enfant naît ce qu'il est, son avenir organique et psychique étant dans l'œuf, il a des instincts et des aptitudes, des modalités nerveuses et intellectuelles qu'il apporte au monde, et qui subiront une évolution, jusqu'à un certain point fatale. »

L'atavisme avait admis d'ailleurs, depuis très longtemps, la transmission médiate des névroses et des psychoses.

En dehors des suggestions ancestrales, il faut donc admettre, comme je l'ai dit, qu'il existe des suggestions récentes dont l'étiologie réside dans les fictions exagérées de l'imagination, et par l'action de cette force prodigieuse que possède l'homme sur l'homme, l'hypnotiseur sur l'hypnotisé, le suggestionneur sur le suggestionné.

On est arrivé ainsi à comprendre que c'est dans l'art de suggestionner les collectivités qu'a toujours résidé le prestige des chefs politiques ou religieux auxquels elles obéissent.

« Pour agir sur les masses, a dit notre savant confrère Lélut, pour faire s'entrechoquer les peuples, pour ébranler, changer les croyances, pour creuser, sur la face de la terre, un sillon dont les siècles n'effacent pas

l'empreinte, il faut penser, croire comme elles, et plus qu'elles, être l'envoyé, le prophète, pour qu'elles vous croient celui de Dieu et qu'elles vous en donnent la puissance. »

Celà revient à dire qu'il faut suggestionner ces masses par la parole, par le geste, par la mise en scène, par les radiations mentales.

L'histoire nous a appris qu'à toutes les époques on a pu observer cette puissance formidable de l'homme pourvu d'une volonté puissante sur des peuples entiers. Ceux-ci abdiquaient leur libre arbitre et subissaient des psychoses collectives de différente nature. Une sorte de mimétisme social les entraînait et faisait d'eux le jouet de suggestions, sous l'influence desquelles ils se refusaient à tout contrôle de la raison. De plus, ces suggestions constituaient, dans leur ambiance, une atmosphère psychique morbide à l'action de laquelle les esprits supérieurs comme les faibles ne pouvaient se soustraire, devenant ainsi accessibles aux entraînements, aux passions et aux erreurs morales. Et c'est dans ces conditions, je ne saurais trop le répéter, que se produisent fatalement les actes impulsifs par le passage immédiat des idées aux actes, en raison de l'activité morbide de leurs centres nerveux et dans les conditions d'excitabilité où ils se trouvent.

Voilà l'explication rationnelle des actes de barbarie que les nations civilisées reprocheront toujours aux armées allemandes. En raison de leur automatisme cérébral inconciliable avec la conscience, les actes de ces reîtres teutons correspondent aussitôt à leurs idées de férocité native.

A l'Académie de médecine, le Professeur Debove, en parlant de Magnan, a fait allusion au délire collectif du peuple allemand, lequel, dans son énivrement morbide, prétendait à l'hégémonie mondiale.

« La psychologie des individus, dit Debove, permit à Magnan d'apprécier celle des peuples... La prospérité des Allemands les mettait au premier rang. Pourquoi ce peuple est-il tombé de si haut? Parce qu'il fut pris d'une véritable folie... Ce trouble mental fut d'abord limité à un groupe de citoyens surnommés pangermanistes. Ils entretenaient l'excitation populaire par des réunions publiques, des publications diverses... Le mal s'étendit progressivement à la nation entière. Son chef, d'une intelligence limitée, d'une ambition qui ne l'était pas, père d'un fils, héritier de son état mental, voulut conquérir le monde ; il n'hésita devant aucun mensonge, aucun crime, et affirma constamment que Dieu était son complice. Son armée se crut invincible, ses officiers furent d'une arrogance intolérable. Les armateurs, les commerçants, les industriels voulurent envahir par la force les marchés du monde entier. Les Universités prirent part au trouble général, comme le montre le manifeste des intellectuels ; elles enseignèrent que le progrès de l'huma-

nité nécessitait qu'on lui imposât la culture allemande. Nous savons qu'elle représente une forme de barbarie.

« Le délire prit une forme chronique. Après une longue période d'incubation, pendant laquelle on espionna tout ce qui se faisait à l'étranger, on encouragea le socialisme pacifique destiné à l'exportation. Puis, le peuple allemand se crut menacé par ses voisins, car le délire des grandeurs est secondairement associé à celui des persécutions. Le mégalomane se croit menacé par ceux qui ne partagent pas ses idées délirantes. Obsédés de leur folie, les descendants des Huns n'hésitèrent devant aucun crime, aucune cruauté. Au jour de la justice, il faut espérer que les aliénistes ne déclareront pas que leur responsabilité est atténuée et ne leur appliqueront pas le *no restraint*, car leur race féroce sera pendant longtemps réfractaire à tout apprivoisement. »

Nous allons retrouver la même pensée et les mêmes arguments exprimés par le Professeur Landouzy, à l'Académie de Médecine, dans les termes suivants :

« Il est hors de doute que nous nous trouvons en présence d'une crise de délire en masse et conséquemment dangereuse. Guillaume, qui croyait sa condition supérieure à celle de l'humanité, pouvait de son jugement faussé, rendre responsables, pour une part, les philosophes de la science allemande. Par leur enseignement perverti et délétère, n'ont-ils pas créé le milieu le plus favorable à développer la folie des grandeurs chez tout un peuple dont l'ambition devint sans bornes, activée qu'elle était par sa prospérité matérielle et la perfection de sa machinerie militaire? »

Cette question de psychologie morbide collective, de psychose mégalomaniaque, avait un caractère essentiellement contagieux, comme les épidémies de démonomanie du moyen-âge. M. Paul Bourget, de l'Académie française, en a donné les causes, en 1914. Il disait, avec la haute autorité reconnue dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, dénotant une supérieure sagacité d'analyse, au mois d'août 1914 :

« Les succès extraordinaires de 1866 et de 1870, l'hégémonie exercée pendant 44 ans et le prodigieux développement industriel et économique qui a suivi, telles sont les causes les plus probables de cet accès de mégalomanie dont nous les voyons atteints. Ce n'est pas la folie des grandeurs des paralytiques généraux, qui implique une dégénérescence cellulaire ; c'est plutôt celle des hypomaniaques dont l'activité, l'abondance d'idées, la généralité, sont quelquefois déconcertantes. Ils semblent ne plus connaître la fatigue. A peine s'ils dorment. Vous les prendriez pour des surhommes et ce sont des anormaux, le plus souvent à la veille d'effroyables catastrophes. Dans la mesure où les comparaisons sont permises entre les organismes individuels et ces autres organismes d'une

complexité toute spéciale que sont les nations, cet état de désordre mental semble celui de l'Allemagne actuelle. Le travail accompli sur elle par les doctrines de ses philosophes du siècle dernier, l'a laissée moins capable de résister au vertige.... »

Aux causes de la pathologie mentale des Allemands reconnues par Paul Bourget, il ne faut pas oublier les multiples suggestions auxquelles sont sujets particulièrement les Prussiens. Leur mentalité se manifeste de toutes les manières, dans tout ce qui frappe les regards, quand on traverse leur pays. On n'y voit que des usines, des casernes, des constructions kolossales du plus mauvais goût, une débauche de statues, un amas de porphyre et de bronze, d'énormes aigles prêts à déchirer du bec et de la serre, d'énormes lions, les griffes ouvertes. Toujours l'oiseau de proie en des attitudes de provocation, de rapt et de conquête, comme l'a constaté Pierre Loti, lors de son excursion à Berlin. Tous ces monuments ne sont-ils pas l'emblême des idées fixes de domination de la race teutone?

M. L. Hamilton, en 1915, a publié dans la *North american Review*, une appréciation très juste sur la psychologie morbide de l'ex-empereur et de son peuple, qui viennent corroborer les observations que nous venons de présenter, à l'appui de notre thèse. En voici quelques extraits :

« Les actes et les gestes du kaiser sont ceux d'une personne atteinte d'hypomanie. Ceux qui l'ont beaucoup vu le décrivent comme recherchant des attitudes dramatiques. Des tics nerveux font sans cesse changer l'expression de sa physionomie. Ses aïeux, les traditions de sa famille avec ses imperfections mentales agissent sur lui, comme lui agit sur ses descendants et son milieu. Doit-on s'étonner alors que toute l'Allemagne officielle soit militariste et qu'elle ne vive que pour la bataille et la conquête?

Ces idées de grandeur et de domination, faisant hausser les épaules aux gens sensés, se rencontrent chez les individus de même espèce que le kaiser. On les retrouve dans ses actes et ses discours. Ses invocations au vieux Dieu allemand ne sont autre chose que des paroles d'un déséquilibré (1).

Non seulement tout le peuple allemand, à quelques exceptions près, a adopté comme siennes les suggestions de son empereur, mais il a été pris d'enthousiasme et accepté les méthodes de la guerre que lui recommandait ce nouvel envoyé de Dieu.

La persuasion de la haine par les chansons et les poèmes, les cruautés à peine dignes des barbares montrent que le peuple allemand souffre d'une maladie épidémique et inséparable d'une révolution ! »

(1) On observe souvent des phénomènes congestifs et des accès épileptiformes chez les mégalomanes. Malgré tous les traitements, ces malades ne guérissent presque jamais.

Que résultera-t-il de cette vésanie dont sont atteints le kaiser et ses sujets? M. Hamilton répond : « Dans ce temps de civilisation, le kolossal et les méthodes d'Attila, le fléau de Dieu, peuvent momentanément dominer, mais lorsqu'un fou dirige une guerre, elle ne peut aboutir qu'à la défaite. »

Les prédictions de notre allié se sont accomplies.

D'après les faits et gestes, aujourd'hui positivement constatés, l'auteur responsable de la grande guerre du vingtième siècle, est le peuple allemand, agissant sous les suggestions impératives de Guillaume, *imperator et rex*, conservateur des traditions spoliatrices des rois de Prusse, ses prédécesseurs.

Pour établir la part de culpabilité qui incombe à cet homme, il est nécessaire de relever les faits biographiques qui le concernent, au moral et au physique.

Fritz, son père, atteint, dit-on, dans sa jeunesse de syphilis constitutionnelle, mourut d'un néoplasme du larynx, dans un état complet de cachexie. Guillaume est donc ce qu'on appelle en pathologie un héréditaire. Il vint au monde avec une atrophie du bras et de la jambe gauches. A des périodes plus ou moins fréquentes, il est pris d'un écoulement purulent de l'oreille du même côté. Il est atteint enfin d'une forme de dégénérescence physique connue sous le nom de brômidrôse, dont sont atteintes d'ailleurs, la population prussienne et une partie de la populationallemande. Ses tares, dont il a rendu sa mère responsable, ont eu un retentissement considérable sur sa mentalité. Mauvais fils, il exigea de son père presque mourant son abdication immédiate, pour jouir du pouvoir quelques mois plus tôt.

Au point de vue moral, c'est un faux mystique, bouffi d'orgueil et de vanité. Infatué de sa noblesse de race, il est accessible aux adulations de sa camarilla militariste. Il aimait à parader dans les rues de Berlin, à la tête d'un régiment avec tambours et musique. Il croyait à son génie militaire, quand il commandait aux grandes manœuvres de son armée.

Son idéal était d'immortaliser son nom, d'avoir une place dans l'histoire. Il l'aura certainement, comme Néron a eu la sienne. On sait ce que Suétone a dit de celui-ci : « L'envie chez lui de s'immortaliser était une aveugle manie. *Erat illi æternitatis perpetuaeque famae cupido sed in consulta* ». Pour Guillaume, les historiens seront plus sévères. Les générations futures pourront comparer la barbarie de ces êtres. Car il y a entre eux beaucoup de points de ressemblance, tous les deux aimaient l'ostentation, la magnificence, les flatteries. Tous les deux étaient cruels, et se prétendaient peintres, musiciens, artistes dans tous les genres. Et l'un et

l'autre s'enfuirent, quand ils apprirent que leurs armées les avaient abandonnés.

Suétone a écrit que le monde, après avoir supporté ce monstre pendant quatorze ans, en fit à la fin justice. Ce sera le cas de Guillaume. De lui, on dira un jour ce qu'on a dit du criminel empereur romain :

Et ton nom paraîtra dans la race future
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.

Dr Edm. DUPOUY.

# Un Rêve

On peut trouver, dans ces manifestations psychiques si connues et qu'on appelle rêves, une preuve frappante de l'existence, en partie double, de l'être humain.

Lorsque le corps repose, l'Esprit, dégagé de la matière qui ne peut plus le retenir, peut s'évader dans l'Espace.

Libre, il voit dans le passé ; de là ces rêves nous laissant, au réveil, l'impression de quelque chose de déjà vu, de déjà vécu. Il peut aussi, dit Allan Kardec, si Dieu le permet, voir dans l'avenir, d'où les rêves de clairvoyance ou prémonitions.

Le songe que je vais relater semble pouvoir être rangé parmi ces derniers.

En 1911, je me trouvai, en rêve, dans un paysage nouveau, en pays que je sentais inconnu.

Sur une petite éminence, aux molles courbes couvertes de fraîches prairies, je voyais un grand bâtiment d'aspect médiéval, moitié gentilhommière, moitié ferme fortifiée.

De grands murs entouraient la construction de leur ceinture ininterrompue et patinée par les autans.

Quatre tours massives et peu élevées en flanquaient les angles. Devant la partie principale et dans la prairie, coulait un joli ruisseau aux eaux limpides et babillardes.

Des hommes, des soldats plutôt, y puisaient de l'eau. D'autres allumaient des feux non loin des faisceaux de fusils rangés le long des murs, à l'ombre desquels certains soldats dormaient.

Tous ces hommes étaient revêtus d'un bizarre uniforme bleu pâle,

que je ne connaissais pas, et portaient un casque qui me paraissait de forme étrange.

Je me voyais vêtu moi-même d'un uniforme d'officier et donnant des ordres pour le cantonnement et le repos.

Par un de ces phénomènes que beaucoup de personnes ont éprouvé, je pensais, tout en vaquant à ces occupations : Quelle drôle de situation ! Pourquoi suis-je ici et dans ce costume?

Pour rendre cet exposé plus saisissant, je dois ajouter que, jusques-là, n'ayant pas été soldat, il n'était guère possible que j'aie à ce moment revécu un souvenir du passé.

C'est pourquoi, ce rêve m'ayant laissé, au réveil, une impression nette et précise, je ne laissai pas d'être très intéressé par l'absence de ces détails incohérents ou ridicules qui souvent peuplent notre sommeil et par cette apparence d'harmonie et de logique dans l'absurde — car, absurde m'apparaissait cette situation d'officier dans cette armée inconnue.

Dans la journée, je parlai à mes proches de ce rêve et des soldats bleus qui l'animaient. Puis, je n'y pensai plus.

*
* *

La guerre, qui bouleversa tant d'existences, avait fait de moi, après une série d'avatars, un lieutenant d'infanterie. Mon régiment se trouvait, en 1918, au repos à l'arrière-front, dans l'Aube. J'y conduisais des recrues de la classe 1919.

Depuis le petit jour, le bataillon marchait. La chaleur, qui pâlissait le vert tendre des grands seigles, se faisait durement sentir à mes pauvres « bleuets ».

Ayant porté le sac et le fusil de quelques défaillants, j'étais, moi aussi, accablé de fatigue lorsque retentit le signal de la grand-halte.

Le nuage de poussière soulevé, sur la route, par les milliers de pieds alourdis, ne me permettait pas de voir où nous étions. Je reçus l'ordre de faire la grand'halte sous les murs du château qui se trouvait, me dit le fourrier, à deux cents mètres sur la droite.

Je donnai des instructions aux chefs de section et j'allai rejoindre le chef de bataillon.

Quelques minutes après, je retrouvai ma compagnie au détour de l'allée de peupliers qui me masquait le château.

Le paysage apparu, après le dernier arbre interposé, me frappa immédiatement.

C'était la prairie en pente douce, toute parée des fleurs que Juin

répand partout ; les murs et les tours, tout était exactement semblable à ce que j'avais vu, sept ans auparavant, dans mon rêve.

Il manquait cependant le joli et bruyant ruisseau et la porte monumentale.

Je considérais le lieu ; et comme je constatais cette différence entre le rêve et la réalité, un adjudant vint me demander « où la corvée devait aller prendre l'eau ».

— Mais... au ruisseau, mon ami, répondis-je en riant. Le sous-officier me regardait, étonné. J'ajoutai : « Oui, s'il n'est pas ici, il est, pour sûr, de l'autre côté de la construction. Venez avec moi. »

Ayant doublé la tour de l'angle Nord, j'aperçus, sans étonnement, le gai ruisseau courant sur les pierres moussues et, vers le milieu du mur, la grande porte telle que je l'avais vue en rêve, avec ses piliers de vieilles briques.

Les deux sections de tête de ma compagnie avaient déjà résolu le problème de l'eau, les faisceaux étaient formés au pied des murs à l'ombre desquels beaucoup de mes hommes goûtaient le repos tant désiré.

Le tableau ainsi formé était celui du rêve de 1911.

Rien de sensationnel ne devait se passer en ces lieux ; ce rêve ne constituait donc qu'une vue saisissante dans l'avenir, me montrant ma future situation d'officier, impossible à conjecturer en 1911.

Comment expliquer ces faits autrement que par notre doctrine spiritualiste?

Les « esprits forts » haussent les épaules et laissent dédaigneusement tomber de leurs lèvres le mot : *coïncidence !* Nous savons, nous spirites, qu'il y a autre chose que cela.

Georges LAVAUR.

# Souvenirs d'un vieux Spirite

## LA PENTECOTE

*Message obtenu un jour de Pentecôte*
*au Groupe Vauvenargues, de Rouen.*

« La paix que Christ appelait pour ses disciples consistait dans la connaissance des vérités qu'il enseignait. Ces vérités ne leur étaient pas entièrement dévoilées, et cependant ils furent heureux en eux-mêmes,

parce qu'ils firent ce qui était en leur pouvoir pour plaire à Dieu et remplir fidèlement leur mission.

« Depuis, un grand nombre de dissensions se sont élevées parmi ceux-là qui auraient dû enseigner cette paix. Ils furent aveuglés par leurs intérêts ou leurs passions et jetèrent le trouble dans les âmes. Ils eurent des imitateurs dans tous les siècles, et le monde en est réduit à tâtonner dans d'épaisses ténèbres ; car, où est l'unité des croyances? où sont les vrais apôtres? O hommes ! où sont vos lumières? L'erreur se glisse même parmi les mieux intentionnés, et l'âme qui cherche la vérité entière doit se résoudre à se taire.

« Dieu, dans sa bonté, ne laissera pas longtemps l'humanité dans ce chaos. Déjà il permet à quelques-uns d'entre vous de communiquer avec des Esprits plus avancés dans les connaissances psychiques, et les temps sont proches où ces communications seront le partage d'un plus grand nombre. C'est alors que vous pourrez approfondir les questions qui vous troublent ou vous divisent, et vous serez heureux de connaître les mystères incompris jusque-là des mortels. En attendant, soyez en paix, c'est-à-dire mettez toute votre joie à l'accomplissement de vos devoirs envers Dieu et envers le prochain. C'est là le grand précepte qui doit triompher au second avènement de Christ, et qui fera le bonheur de l'humanité régénérée. »

L'ESPRIT ENSEIGNANT. »

***

Les Évangiles et les Actes des Apôtres ont bien pu, dans le cours des siècles, être l'objet de traductions inexactes, d'altérations même, chaque culte essayant d'en tirer son profit particulier ; mais il n'en est pas moins vrai que l'œuvre des disciples du Christ, même avec ses fausses interprétations, a de nombreux contacts avec le spiritisme.

Nous qui n'avons pas d'intérêts de caste à défendre et dont l'unique but est la recherche et la propagation du vrai, nous envisageons ces écrits sans parti-pris : tels qu'ils sont présentés, ils peuvent nous fournir bien des sujets d'études, bien des enseignements salutaires. Et, chose étrange ! nuls textes peut-être ne sauraient nous donner autant d'arguments que les Actes des Apôtres pour répondre aux objections que nous opposent les religions qui les prennent pour base de leurs doctrines. Un simple examen du récit de la « descente du Saint-Esprit » sur les disciples contemporains de Jésus suffira à le démontrer.

On lit au chapitre II du livre des « Actes » :

Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, les disciples étant tous assemblés dans un même lieu, on entendit tout à coup un grand bruit, comme d'un vent impétueux qui venait du ciel, et qui remplit toute la maison où ils étaient assis.

En même temps, ils virent paraître comme des langues de feu, qui se partagèrent, et qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux.

Aussitôt, ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que l'Esprit leur donnait de les parler.

Voilà des faits de médiummité très significatifs, dont tout spirite expérimenté admettra au moins la possibilité. — *On entendit tout à coup un grand bruit...* Le phénomène n'a rien de surprenant pour nous. Et quant au vent qui remplit toute la maison où les disciples étaient réunis, plusieurs lecteurs affirmeront sans doute, avec nous, avoir été témoins d'effets semblables dans des séances d'expérimentation.

Il est à peine besoin d'ajouter que les langues de feu, ces flammes légères qui voltigeaient au-dessus des apôtres réunis dans le Cénacle, étaient des formes que prenaient les Esprits pour témoigner de leur présence, comme nombre de médiums assurent en avoir vu se manifester.

*Aussitôt ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues...* Le fait, bien qu'extraordinaire, n'est pas unique non plus. Certaines personnes, douées d'une médiumnité spéciale, peuvent, sous l'influence magnétique provoquée humainement ou par l'action directe des Esprits, produire des phénomènes semblables à ceux qui furent attribués aux disciples de Jésus. Les ouvrages spéciaux citent nombre d'exemples de médiums à incorporation ayant parlé, dans la transe, un langage qui n'était pas d'eux.

Ainsi donc se trouve démontrée la possibilité du fait rapporté par saint Luc de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres le jour de la Pentecôte, et que l'ignorance a qualifié improprement de miracle.

Je continue les citations.

Dans le même chapitre, il est dit, toujours à propos des disciples du Christ qui avaient reçu le don des langues :

Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendions parler chacun en notre langue des merveilles de Dieu.

Etant donc tous étonnés, et ne pouvant comprendre ce qu'ils voyaient, ils s'entredisaient : Que veut dire ceci ?

Mais d'autres se moquaient, disant : C'est qu'ils sont ivres...

Alors l'apôtre Pierre se présentant avec les onze, éleva la voix et parla de la sorte :

— O Juifs ! et vous tous qui demeurez dans Jérusalem, considérez ce que je vais vous dire, et soyez attentifs à mes paroles :

Ces gens-ci ne sont point ivres, comme vous le pensez ; mais c'est ce qui avait été prédit par le prophète Joël :

« Dans les derniers temps, dit le Seigneur, je répandrai de mon Esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront ; vos jeunes gens auront des visions et vos veillards auront des songes... »

D'après le prophète, ces choses devaient se passer *dans les derniers temps*. Or, ces derniers temps ne sont-ils pas ceux à l'aurore desquels nous assistons : commencement d'un monde nouveau depuis longtemps annoncé? Car enfin, cette Société que Jésus a commandé à ses disciples d'établir entre eux, selon les lois de l'amour fraternel, inséparable de l'amour de Dieu, est-ce là ce qui est? Sont-ce les maximes du Christ qui règnent sur la terre? Il y a dix-neuf siècles que sa bouche auguste les proclama, qu'il les scella de son sang ; depuis dix-neuf siècles les générations se les transmettent ; elles disent y croire, et cependant ce sont toujours les mêmes misères, les mêmes ténèbres ; c'est toujours le triomphe de l'erreur sur la vérité. Mais, patience ! un mouvement s'opère dans les esprits ; on a entendu, partie d'en haut, une voix mystérieuse qui disait : « Le salut est proche ! Espérons donc que les enseignements du Spiritisme prépareront les voies de ce salut auquel l'humanité est appelée ; que de grandes âmes ne tarderont pas à s'incarner sur la terre, et que parmi elles surgira un réformateur d'élite, comme a été le Christ en un siècle de décadence religieuse dont le nôtre est l'image.

A. ROSSIGNON.

# Le chant du mort

Nous lisons dans notre confrère *Lumen*, la vaillante revue d'études psychologiques :

« C'était dans une tranchée française, aux environs d'Arras. Là se trouvaient des *pépères* barbus et des *bleuets* imberbes, en âge d'être leurs fils. En face, à peu de distance les Allemands étaient retranchés et la journée se passait à attendre ou à préparer les attaques auxquelles les uns ou les autres devaient succomber. Mais, par les beaux soirs, au lever des étoiles, un jeune soldat français jouait du violon pour ses

compagnons de tranchée avec tant de charme que les Boches eux-mêmes faisaient trêve à leur haine féroce pour écouter cette délicieuse harmonie. Tantôt les airs étaient gais, avec la fougue des marches ou l'entraînement des danses ; tantôt ils apportaient parmi les soldats la grâce mélancolique des chansons populaires ou quelque musique plus haute, sinon plus poignante, empruntée aux plus belles œuvres de l'art.

Des deux côtés des lignes, parfois, un geste essuyait une larme et c'était le symbole parfait de l'esprit, de la bonté pacificatrice, de la beauté souveraine domptant la matière furieuse. Des applaudissements unanimes saluaient le jeune artiste, mais lui était heureux surtout de l'instant de repos et de poésie qu'il donnait à ses amis et de se sentir aimé par eux en échange de cette minute d'apaisement et de bonheur. C'était une âme charmante et un musicien d'avenir.

Au cours d'une attaque, le jeune homme chargea avec ses camarades et, comme bien d'autres, reçut une balle qui le coucha pour ne plus se relever dans la boue sanglante. Ce fut un deuil dans la tranchée ; les camarades, après avoir donné à l'enfant la sépulture la plus convenable dans les circonstances qu'ils traversaient, firent un paquet de ses hardes, de ce pauvre rien qui annonce aux familles qu'ils n'auront jamais plus de leurs aimés que des reliques insensibles et un souvenir toujours vivant. Parmi ces effets, le violon fut placé avec un soin extrême et on mit le tout en lieu sûr.

Or, comme le soir descendait, plusieurs dirent à demi-voix, que, cette nuit, ils n'auraient pas le plaisir d'entendre le violon et de s'élever grâce à lui au-dessus des préoccupations cruelles. Mais leur attente fut trompée. Très doux, plus doux que jamais, avec une acuité de sentiment dépassant tout ce qu'ils avaient entendu jusque là, les bons poilus entendirent le cher violon jouer ses airs préférés. Il y eut un moment de stupeur ; l'ami du mort, celui qui avait pris le soin de mettre ses effets en ordre, courut dans toute la tranchée, persuadé que l'un des camarades avait pris le violon et commis, de la sorte, un sacrilège incomparable ; mais nul ne jouait du violon, tous écoutaient les mélodies qui paraissaient venir du ciel. Il courut au paquetage prêt ; le violon s'y trouvait, enfermé dans sa boîte comme dans un cercueil. Il y avait de quoi devenir fou. Mais nos soldats en ont trop vu pour devenir fous de la sorte à la révélation de l'Invisible. Ils comprirent que le cher musicien ne les avait point abandonnés et, chaque nuit, à l'heure accoutumée, ils écoutèrent le violon invisible qui chantait sur leur misère héroïque la chanson de la gloire et de l'espoir.

# A NOS ABONNÉS

Dans l'intérêt de la propagande de notre doctrine, nous n'avons pas voulu augmenter le prix de nos abonnements, et cela, malgré que le prix de revient de la *Revue* ait plus que doublé. C'est pour nous un grand sacrifice pécuniaire. Nous serons reconnaissants à nos chers lecteurs de nous aider en nous amenant de nouveaux abonnés parmi leurs amis ou connaissances ; notre perte ne peut être atténuée que par un tirage élevé, les frais d'impression étant les mêmes pour un petit ou un grand tirage.

En écoutant notre appel, ils feront en même temps œuvre utile pour la cause, la *Revue Spirite* étant l'organe le plus ancien du spiritisme.

D'avance nous les remercions de leur fraternel concours.

# INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE

**L'INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL, 89, Avenue Niel, à Paris, fondation Jean MEYER, reconnu d'utilité publique, reçoit dès maintenant tous dons et legs que les personnes qui s'intéressent à cette belle œuvre voudront bien lui faire.**

**S'adresser pour tous renseignements au directeur de l'Institut.**

# UNION SPIRITE FRANÇAISE

**VILLA MONTMORENCY**

28, Avenue des Sycomores

Téléphone : Auteuil 25-11 PARIS-AUTEUIL

Prière d'envoyer les adhésions et la correspondance à cette adresse, siège de la Société et du Comité directeur du Spiritisme.

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, PRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.